



1641
1641
1641

1
5 r

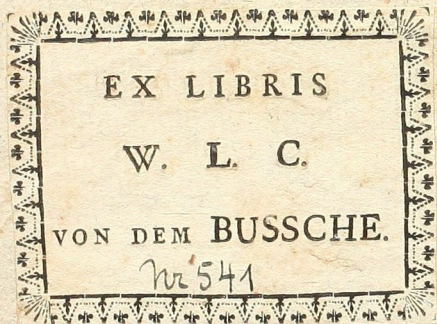
B
934



oo beh.

Alin

J. Augd.




Diderot, Denis:

LE
FILS NATUREL,
OU
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU,
COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

Avec l'Histoire véritable de la Pièce.

——
*Interdum speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdius oblectat populum, meliùsque moratur
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.*
Horat. De Arte Poet.

Tomé I.

A

LE
FELLES NATUREL
O U
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU
COMÉDIE
EN CINQ ACTES

Avec l'Histoire véritable de la Pièce.

Interpretes faciosissimi locis, morantibus vestis
F. habita, nullius in veritate sua ponderis et aere
V. dicitur oblectat populum, mellifluis morantibus
Quis vestis inopis rursus, ingenua canore.
Histor. De Arte Poet.

Tom. I.





LE sixieme volume de l'Encyclopedie venoit de paroître , & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la santé , lorsqu'un événement , non moins intéressant par les circonstances , que par les personnes , devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu , dans un même jour , le bonheur d'exposer sa vie pour son ami , & le courage de lui sacrifier sa passion , sa fortune & sa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus , & je le trouvai tel qu'on me l'avoit dépeint , sombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur , en sortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems , y avoient laissé la tristesse. Il étoit triste dans sa conversation & dans son maintien , à moins qu'il ne

parlât de la vertu , ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle cause à ceux qui en sont fortement épris. Alors vous eussiez dit qu'il se transfiguroit. La sérénité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austères & d'images touchantes qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais, comme on voit le soir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumière s'échapper d'un nuage, briller un moment, & se perdre en un ciel obscur; bientôt sa gaieté s'éclipsoit, & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, soit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer sitôt qu'ils se rencontreront, il m'accueillit d'une maniere

ouverte qui surprit tout le monde , excepté moi ; & dès la seconde fois que je le vis , je crus pouvoir , sans être indiscret , lui parler de sa famille , & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfit à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique , dont ces épreuves feroient le sujet , feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité , de la vertu , & quelqu'idée de la foiblesse humaine.

Hélas ! me répondit-il , en soupirant , vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque tems après son arrivée , lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports , & que nous goûtions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres , il me dit :

Dorval , tous les jours je parle au Ciel

A iij

de Rosalie & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour ; mais , sur-tout , de vous avoir conservé innocens. Ah ! mon fils , je ne jette point les yeux sur Rosalie , sans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois , plus je la trouve honnête & belle , plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel , qui veille aujourd'hui sur nous , peut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît son sort. Tout ce que nous savons , c'est qu'à mesure que la vie s'avance , nous échappons à la méchanceté , qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me consolent du peu de tems qui me reste à vivre ; & , si tu voulois , ce seroit la morale d'une Pièce dont une partie de notre vie seroit le sujet , & que nous représenterions entre nous.

« Une Pièce , mon pere » !

Oui , mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des tréteaux , mais de conser-

ver la mémoire d'un événement qui nous touche , & de le rendre comme il s'est passé Nous le renouvellerions nous-mêmes , tous les ans , dans cette maison : dans ce fallon. Les choses que nous avons dites , nous les redirions. Tes enfans en feroient autant , & les leurs , & leurs descendans. Et je me survivrois à moi-même ; & j'irois converser ainsi , d'âge en âge , avec tous mes neveux . . . Dorval, pense-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit nos propres idées , nos vrais sentimens , les discours que nous avons tenus dans une des circonstances les plus importantes de notre vie , ne valût pas mieux que des portraits de famille , qui ne montrent de nous qu'un moment de notre visage ?

« C'est-à-dire que vous m'ordonnez
 » de peindre votre ame , la mienne ,
 » celles de Constance , de Clairville &
 » de Rosalie. Ah ! mon pere , c'est une
 » tâche au-dessus de mes forces , &
 » vous le savez bien ».

A iv

Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une fois avant de mourir ; & , pour cet effet , j'ai dit à André de serrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des prisons.

« Mon pere! . . . »

Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus ; ils ne voudront pas commencer si tard.

En cet endroit , Dorval détournant son visage , & cachant ses larmes , me dit du ton d'un homme qui contraignoit sa douleur La Pièce est faite mais celui qui l'a commandée n'est plus Après un moment de silence , il ajoûta : Elle étoit restée-là , cette Pièce ; & je l'avois presque oubliée ; mais ils m'ont répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere , qu'ils m'ont persuadé ; & , Dimanche prochain , nous nous acquittons , pour la premiere fois , d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah! Dorval, lui dis-je, si j'osois!...
 Je vous entends, me répondit-il; mais
 croyez-vous que ce soit une proposition
 à faire à *Constance*, à *Clairville*, & à
Rosalie? Le sujet de la Pièce vous est
 connu; & vous n'aurez pas de peine à
 croire qu'il y a quelques scènes où la
 présence d'un étranger gêneroit beau-
 coup. Cependant c'est moi qui fais ran-
 ger le fallon. Je ne vous promets point.
 je ne vous refuse pas. Je verrai.

Nous nous séparâmes Dorval & moi :
 c'étoit le lundi. Il ne me fit rien dire
 de toute la semaine. Mais le Dimanche
 matin il m'écrivit *Aujourd'hui à*
trois heures précises, à la porte du Jardin...
 Je m'y rendis. J'entrai dans le fallon
 par la fenêtre; & Dorval, qui avoit
 écarté tout le monde, me plaça dans un
 coin, d'où, sans être vu, je vis & j'en-
 tendis ce qu'on va lire, excepté la der-
 niere scène. Une autre fois je dirai pour-
 quoi je n'entendis pas la dernière scène



*Voici les Noms des Personnages réels de
la Pièce, avec ceux des Acteurs qu'à
pourroient les remplacer.*

LYSIMOND, *pere de Dorval & de Rosalie,*
M. Sarrazin.

DORVAL, *fils naturel de Lysimond, & ami
de Clairville,* M. Grandval.

ROSALIE, *filie de Lysimond,* Mlle Gauffin.

JUSTINE, *suivante de Rosalie,* Mlle Dan-
geville.

ANDRÉ, *domestique de Lysimond,* M. Le
Grand.

CHARLES, *valet de Dorval,* M. Armand.

CLAIRVILLE, *ami de Dorval, & amant de
Rosalie,* M. Lekain.

CONSTANCE, *jeune veuve, sœur de Clair-
ville,* Mlle Clairon.

SYLVESTRE, *valet de Clairville*

Autres Domestiques de la maison de Clair-
ville.

La Scene est à Saint-Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & se passe
dans un salon de la maison de Clairville.



LE
FILS NATUREL,
OU
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans un fallon. On y voit un
claveffin , des chaifes , des tables de jeu.

12 LE FILS NATUREL,

Sur une de ces tables, un trictrac ; sur une autre, quelques brochures ; d'un côté, un métier à tapisserie, &c... dans le fond, un canapé, &c.

D O R V A L, *seul.*

(Il est en habit de campagne, en cheveux négligés, assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie sur un des bras de son fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre, & dit :)

A PEINE est-il six heures.

(Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil ; mais il n'y est pas plutôt, qu'il se relève, & dit :)

Je ne saurois dormir.

(Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, qu'il referme presque sur le champ, & dit :)

Je lis sans rien entendre.

(Il se leve. Il se promene, & dit :)

Je ne peux m'éviter..... Il faut sortir d'ici.... Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime !... *(comme effrayé.)* & qui aimé-je ?...

Jose me l'avouer ; malheureux , & je reste !
 (*Il appelle violemment :*) Charles. Charles.

S C E N E I I.

(*Cette Scene marche vite.*)

DORVAL, CHARLES.

(*Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte , les pose sur un fauteuil , & dit :*)

C H A R L E S

M O N S I E U R , ne vous faut-il plus rien ?

D O R V A L.

Des chevaux ; ma chaise.

C H A R L E S.

Quoi ! nous partons !

D O R V A L.

A l'instant.

(*Il est assis dans le fauteuil ; & tout en parlant , il ramasse des livres , des papiers , des brochures , comme pour en faire des paquets.*)

C H A R L E S.

Monsieur , tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES.

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monfieur

DORVAL.

(*Se tournant vers Charles , d'un air triste & accablé.*) Eh bien , Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison ,
chéri de tout le monde , prévenu sur tout ,
& s'en aller fans parler à personne ! Permettez ,
Monfieur

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raifon. Mais je
pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami ? Conftance
fa fœur , qui n'a rien négligé pour vous faire
aimer ce féjour ? (*d'un ton plus bas.*) Et Ro-
falie ? . . . Vous ne les verrez point ?

D R A M E.

15

D O R V A L

(*soupire profondément , laisse tomber sa tête
sur ses mains , & Charles continue.*)

C H A R L E S.

Clairville & Rosalie s'étoient flattés de
vous avoir pour témoin de leur mariage.
Rosalie se faisoit une joie de vous présenter
à son pere. Vous deviez les accompagner
tous à l'autel.

D O R V A L (*soupire , s'agite , &c.*)

C H A R L E S.

Le bon-homme arrive , & vous partez !
Tenez , mon cher maître , j'ose vous le dire ,
les conduites bisaires sont rarement sensées....
Clairville ! Constance ! Rosalie !

D O R V A L.

(*Brusquement , en se levant :*) Des che-
vaux , ma chaise , te dis-je.

C H A R L E S.

Au moment où le pere de Rosalie arrive
d'un voyage de plus de mille lieues ! à la
veille du mariage de votre ami !

D O R V A L (*en colere à Charles.*)

Malheureux !

(*A lui-même , en se mordant la lèvre & se*

16 LE FILS NATUREL,
frappant la poitrine :) que je suis !... Tu perds
le tems , & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.

SCENE III.

DORVAL, *seul.*

(*Il continue de se promener & de rêver.*)

PARTIR sans dire adieu ! Il a raison ; cela seroit d'une bisarrerie , d'une inconséquence !.. Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira , ou de ce qu'il est honnête de faire ? ... Mais , après tout , pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? ne puis-je les quitter , & leur en taire le motif ? ... Et Rosalie ? je ne la verrai point ? ... Non ... l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs , sur-tout un amour insensé qu'on ignore & qu'il faut étouffer Mais que dira-t-elle ? que pensera-t-elle ?

sera-t-elle? ... Amour, sophisté dangereux,
je t'entends.

(Constance arrive en robe de matin , tourmentée de son côté par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après , entrent des Domestiques qui rangent le fallon , & qui ramassent les choses qui sont à Dorval . . . Charles , qui a envoyé à la Poste pour avoir des chevaux , rentre aussi.)

S C E N E I V.

DORVAL, CONSTANCE,
des Domestiques.

D O R V A L.

Q U O I ! Madame , si matin !

C O N S T A N C E.

J'ai perdu le sommeil. Mais vous-même,
déjà habillé !

D O R V A L , vite.

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire
m'appelle à Paris. Elle y demande ma présence. Je prends le thé. Charles , du thé.

Tome I.

B

18 LE FILS NATUREL ;

J'embrasse Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaise , & je pars.

C O N S T A N C E .

Vous partez ! Est-il possible ?

D O R V A L .

Rien , malheureusement , n'est plus nécessaire.

(Les Domestiques qui ont achevé de ranger le salon , & de ramasser ce qui est à Dorval , s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé.)

(Constance , un coude appuyé sur la table , & la tête penchée sur une de ses mains , demeure dans cette situation pensive.)

D O R V A L .

Constance , vous rêvez ?

C O N S T A N C E

émue , ou plutôt d'un sang-froid un peu contraint.)

Cui , je rêve mais j'ai tort . . . la vie que l'on mene ici vous ennue Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

D O R V A L.

Elle m'ennuie ! Non , Madame , ce n'est pas cela.

C O N S T A N C E.

Qu'avez-vous donc ?.... Un air sombre que je vous trouve....

D O R V A L.

Les malheurs laissent des impressions..... Vous savez.... Madame..... Je vous jure que depuis long-tems je ne connoissois de douceurs que celles que je goûtois ici.

C O N S T A N C E.

Si cela est , vous revenez , sans doute.

D O R V A L.

Je ne fais..... Ai-je jamais su ce que je deviendrois ?

C O N S T A N C E,

(*après s'être promenée un instant.*)

Ce moment est donc le seul qui me reste.
Il faut parler.

(*Une pause.*)

Dorval , écoutez-moi. Vous m'avez trouvé ici , il y a six mois , tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des

nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds , je m'étois promis une indépendance éternelle , & j'avois fondé mon bonheur sur l'averfion de tout lien , & dans la fécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins , la folitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouiffois de mes peines paffées. Il me fembloit qu'elles avoient épuré ma raifon. Mes journées , toujours innocentes , quelquefois délicieufes , fe partageoient entre la lecture , la promenade , & la converfation de mon frere. Clairville me parloit fans cefle de fon auftere & fublime ami. Que j'avois de plaifir à l'entendre ! Combien je defirois de connoître un homme que mon frere aimoit , refpectoit à tant de titres , & qui avoit développé dans fon cœur les premiers germes de la fageffe !

Je vous dirai plus. Loin de vous , je marchois déjà fur vos traces ; & cette jeune Rofalie , que vous voyez ici , étoit l'objet de tous mes foins , comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL (*ému & attendri.*)

Rofalie !

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville

prenoit pour elle , & je m'occupai à former l'esprit , & sur-tout le caractère de cet enfant , qui devoit un jour faire la destinée de mon frere. Il est étourdi , je la rendois prudente. Il est violent , je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois , de concert avec vous , l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde : vous arrivâtes. Hélas ! . . .

(La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse , & s'affoiblit un peu.)

Votre présence , qui devoit m'éclairer & m'encourager , n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes soins se détournèrent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire & je n'en ignorai pas long-tems la raison.

Dorval , je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous , & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle , & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse , me disois-je , lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué , c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle

se doit ; c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le succès, si je parle, c'est le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fit naître l'amour, quand le moment en seroit venu.

(Une petite pause : ce qui suit doit coûter à dire à une femme telle que Constance.)

Vous avouerez-vous ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes levres. Il m'est échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, je me retrouverai dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détestent l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera

Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu ;
ou , s'il se mêle quelque amertume à son
souvenir , il lui restera toujours une consola-
tion douce & solide dans les sentimens mêmes
que vous lui aurez inspirés.

S C E N E V.

DORVAL, CONSTANCE,
CLAIRVILLE.

DORVAL.

MADAME, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attristée, dit :*)

Mon frere . Dorval nous quitte. (*& sort.*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.



SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL,

(*faisant quelques pas, distrait & embarrassé.*)

DES lettres de Paris Des affaires qui pressent Un Banquier qui chancelle

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu si grand besoin de votre secours.

DORVAL.

Disposez de moi ; mais si vous me rendez justice , vous ne douterez pas que je n'aie les raisons les plus fortes

CLAIRVILLE (*affligé.*)

J'avois un ami , & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Rosalie , & Rosalie ne m'aime plus. Je suis désespéré Dorval , m'abandonnez-vous ? . . .

D O R V A L.

Que puis-je faire pour vous ?

C L A I R V I L L E.

Vous savez si j'aime Rosalie ! Mais non, vous n'en savez rien. Devant les autres, l'amour est ma première vertu ; j'en rougis presque devant vous Eh bien ! Dorval, je rougirai, s'il le faut ; mais je l'adore Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement, quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion la plus forte ! Rosalie vivoit retirée, près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Constance. Je voyois Rosalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ses charmes ; je sentoís augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers momens, elle appelle ma sœur, lui tend une main défaillante ; & lui montrant Rosalie qui se défoloit au bord de son lit, elle la regardoit sans parler ; ensuite elle regardoit Constance ; des larmes tomboient de ses yeux ; elle soupiroit ; & ma sœur entendoit tout cela. Rosalie devint sa compagne, sa pupille, son élève ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Constance voyoit ma passion : Ro-

salie en paroissoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traversé que par la volonté d'une mere inquiète qui redemandoit sa fille. Je me préparois à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance : mais sa mere meurt ; & son pere , malgré sa vieillesse , prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois , ce pere , pour achever mon bonheur ; il arrive , & il me trouvera désolé.

D O R V A L.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

C L A I R V I L L E.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur ont disparu , elle est devenue réservée , froide , indifférente. Ces sentimens tendres , qui sortoient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissoit , ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'apperçoit-elle : son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement si désiré , si long-tems attendu , n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude ,

est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore , c'est pour nous éviter l'un par l'autre ; & , pour comble de malheur , ma sœur même ne paroît plus s'intéresser à moi.

D O R V A L.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiette , il se chagrine , & il touche au moment de son bonheur.

C L A I R V I L L E.

Ah ! mon cher Dorval , vous ne le croyez pas. Voyez

D O R V A L.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que des inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes , & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis ; leur ame est si sensible ; leurs organes sont si délicats , qu'un soupçon , un mot , une idée , suffit pour les allarmer. Mon ami , leur ame est semblable au crystal d'une onde pure & transparente , où le spectateur tranquille de la Nature s'est peint. Si une feuille , en tou-

28 LE FILS NATUREL ;

bant , vient à en agiter la surface , tous les objets sont vacillans.

CLAIRVILLE (*affligé.*)

Vous me consolez Dorval , je suis perdu. Je ne sens que trop que je ne peux vivre sans Rosalie ; mais quel que soit le sort qui m'attend , j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL :

En quoi puis-je vous servir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Rosalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui , mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL.

Clairville , que me demandez-vous ? A peine Rosalie me connoît-elle ; & je suis si peu fait pour ces sortes de discussions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout , & vous ne me refus

DRAME. (29

erez point. Rosalie vous révere. Votre présence la saisit de respect ; c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste , inconstante , ingrate à vos yeux. Tel est l'auguste privilége de la vertu ; elle en impose à tout ce qui l'approche. Dorval , paroissez devant Rosalie , & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être , ce qu'elle étoit.

DORVAL

(posant la main sur l'épaule de Clairville.)

Ah , malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami , si je le suis !

DORVAL.

Vous exigez

CLAIRVILLE.

J'exige

DORVAL.

Vous ferez satisfait.

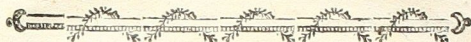


 SCENE VII.
DORVAL *seul.*

QUELS nouveaux embarras!... le frere...
 la sœur... Ami cruel, amant aveugle, que
 me proposez-vous?... « Paroissez devant
 » Rosalie »! Moi, paroître devant Rosalie!
 & je voudrois me cacher à moi-même...
 Que deviens-je, si Rosalie me devine? &
 comment en imposeraï-je à mes yeux, à ma
 voix, à mon cœur?... Qui me répondra
 de moi?... La vertu?... M'en reste-t-il
 encore?

FIN DU PREMIER ACTE.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUSTINE, approchez mon ouvrage.

(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage & considère sa maîtresse.)

J U S T I N E.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere ? sont-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y

32 LE FILS NATUREL;

passé soit mal ; car vous me le cachez , & vous faites très-bien.

R O S A L I E.

(Point de réponse de la part de Rosalie ; mais des soupirs , du silence & des larmes.)

J U S T I N E.

Perdez-vous l'esprit , Mademoiselle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup , perdez-vous l'esprit ?

R O S A L I E.

Non , Justine.

J U S T I N E , (après une pause.)

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere ?

R O S A L I E.

Non , Justine.

(Toutes ces questions se font à différens intervalles , dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.)

J U S T I N E ,

(après une pause un peu plus longue.)

Par hafard , est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

R O S A L I E.

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE,

(*reste un peu stupéfaite. Elle dit ensuite :*)

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes? . . . Oh! pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues: qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis. . . . Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice? . . . Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu se flatter d'avoir un amant tendre, honnête; de s'être attaché un homme qui eût de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs! Mademoiselle, des mœurs! . . . Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer, à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

(*Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine reprend d'un*

ton hypocrite & radouci , & dit tout en travaillant , & sans lever les yeux de dessus son ouvrage :)

Après tout , si vous n'aimez plus Clairville , cela est fâcheux mais il ne faut pas s'en désespérer comme vous faites
Quoi donc ! après lui , n'y auroit-il plus personne au monde que vous puissiez aimer ?

ROSALIE.

Non , Justine.

JUSTINE.

Oh ! pour celui-là , on ne s'y attend pas.

(Dorval entre , Justine se retire ; Rosalie quitte son métier , se hâte de s'essuyer les yeux , & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant :)

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.



S C E N E I I.

R O S A L I E , D O R V A L .

D O R V A L , (*d'un ton un peu ému.*)

PERMETTEZ, Mademoiselle, qu'avant mon départ (*à ces mots Rosalie paroît étonnée.*) j'obéisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien; vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

R O S A L I E .

C'est que je ne l'aime plus.

D O R V A L .

Vous ne l'aimez plus!

R O S A L I E .

Non, Dorval.

D O R V A L .

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrâce ?

C ij

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois légère apparemment , sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré ? Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux , si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ? Mademoiselle , croyez-vous qu'il soit permis à une honnête-femme de se jouer du bonheur d'un honnête-homme ?

ROSALIE.

Je fais , là-dessus , tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis désolée. Je voudrois être morte.

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne fais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

D O R V A L,

(avec un étonnement mêlé de reproches.)

Rosalie ! Elle !

R O S A L I E.

Oui , Dorval..... Clairville sera bien vengé !

D O R V A L.

Rosalie ... si par malheur il étoit arrivé... que votre cœur surpris.... fût entraîné par un penchant.... dont votre raison vous fit un crime.... J'ai connu cet état cruel !.. Que je vous plaindrois !

R O S A L I E.

Plaignez-moi donc.

D O R V A L

(ne lui répond que par le geste de commisération.)

R O S A L I E.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je pusse en aimer un autre , lorsque je rencontrai l'écueil de ma constance & de notre bonheur.... Les traits , l'esprit , le regard , le son de la voix , tout , dans cet objet doux & terrible , sembloit répondre à je ne fais quelle image que la Nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître

la vérité de toutes ces chimères de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance. . . . Si j'avois pu concevoir que je manquois à Clairville ! . . . Mais, hélas ! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer son rival. . . . Et comment ne l'aurois-je pas aimé ? . . . Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien. . . . Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; (*elle ajoute en baissant les yeux & la voix :*) & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur ?

ROSALIE.

Si c'est un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime, sans doute ?

ROSALIE.

Dorval, vous le savez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le fais, & mon cœur le sent....
Qu'ai-je entendu?... Qu'ai-je dit?... Qui
me sauvera de moi-même?....

(*Dorval & Rosalie se regardent un moment
en silence. Rosalie pleure amèrement. On annonce
Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monsieur, Clairville demande à vous
parler.

DORVAL (*à Rosalie.*)

Rosalie.... Mais on vient.... Y pensez-
vous? C'est Clairville. C'est mon ami. C'est
votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main;
Dorval la prend, & laisse tomber tristement sa
bouche sur cette main, & Rosalie ajoute:*)
Adieu, quel mot!



 S C E N E I I I .
DORVAL, *seul.*

DANS sa douleur, qu'elle m'a paru belle !
 Que ses charmes étoient touchans ! J'aurois
 donné ma vie pour recueillir une des larmes
 qui couloient de ses yeux . . . « Dorval, vous
 le savez » . . . Ces mots retentissent encore
 dans le fond de mon cœur . . . Ils ne sorti-
 ront pas fitôt de ma mémoire ! . . .

 S C E N E I V .

DORVAL, CLAIRVILLE,

CLAIRVILLE.

EXCUSEZ mon impatience. Eh bien,
 Dorval ? . . .

(Dorval est troublé. Il tâche de se remettre ;
 mais il y réussit mal. Clairville, qui cherche à
 lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend,
 & dit :)

C L A I R V I L L E.

Vous êtes troublé. Vous ne me parlez point. Vos yeux se remplissent de larmes. Je vous entends, je suis perdu !

(Clairville, en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui, & Clairville dit, sans se déplacer, d'une voix basse & sanglottante :)

C L A I R V I L L E.

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ? Ami, de grace, achevez-moi.

D O R V A L.

Que je l'acheve !

C L A I R V I L L E.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein ! & vous, le seul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon désespoir !.... Trahi par ma maîtresse ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ? Dorval, vous ne me dites rien !

D O R V A L.

Que vous dirai-je ?..... Je crains de parler.

LE FILS NATUREL,
CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez pourtant , je changerai du moins de supplice Votre silence me semble , en ce moment , le plus cruel de tous.

DORVAL (*en hésitant.*)

Rosalie

CLAIRVILLE , (*en hésitant.*)

Rosalie ?

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit elle ne me paroît plus avoir cet empressement qui vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé ! Que me reproche-t-elle ?

DORVAL.

Elle n'a pas changé , si vous voulez
Elle ne vous reproche rien mais son pere

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour . . . Elle

craint.... Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

C L A I R V I L L E.

Il n'y a plus de craintes à avoir : tous les obstacles sont levés. C'étoit sa mere qui s'opposoit à nos vœux ; elle n'est plus , & son pere n'arrive que pour m'unir à sa fille , se fixer parmi nous , & finir ses jours tranquillement , dans sa patrie , au sein de sa famille , au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres , ce respectable vieillard ne fera gueres moins affligé que moi. Songez , Dorval , que rien n'a pu l'arrêter ; qu'il a vendu ses habitations ; qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune , à l'âge.... de quatre-vingts ans , je crois , sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

D O R V A' L.

Clairville , il faut l'attendre. Il faut tout espérer des bontés du pere , de l'honnêteté de la fille , de votre amour , & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à la vertu , soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

44 LE FILS NATUREL,
CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive ?

DORVAL.

Si je le veux ! . . . Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame ! . . . Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'est à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puisque vous m'abandonnez dans la triste situation où je suis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un moment. Ma sœur, allarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont répandus ici sur la fortune de Rosalie & sur le retour de son pere, est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuserez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi ?

CLAIRVILLE.

Constance ! hélas ! j'ai pensé quelquefois... Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux . . . Je fais où elle est, & je vais hâter son retour.

S C E N E V.

DORVAL, *seul.*

SUIS-JE assez malheureux ? . . . J'inspire une passion secrète à la sœur de mon ami . . . J'en prends une infensée pour sa maitresse ; elle pour moi . . . Que fais-je encore dans une maison que je remplis de désordre ? Où est l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ? . . . (*Il appelle comme un forcené :*) Charles , Charles On ne vient point . . . Tout m'abandonne (*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abîme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles.*) Encore , si c'étoient-là les premiers malheurs que je fais ! . . . Mais non , je traîne par-tout l'infortune . . . Tristes mortels , misérables jouets des événemens ! . . . Soyez bien fiers de votre bonheur , de votre vertu ! . . . Je viens ici , j'y porte une ame pure Oui ; car elle l'est encore . . . J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel ; une femme vertueuse & tranquille , un amant passionné & payé de retour , une jeune amante raisonnable & sensible La femme ver-

46 LE FILS NATUREL,
tueuse a perdu sa tranquillité ; elle nourrit
dans son cœur une passion qui la tourmente.
L'amant est désespéré. Sa maitresse devient
inconstante, & n'en est que plus malheureuse...
Quel plus grand mal eût fait un scélérat ? ...
O toi qui conduis tout , qui m'as conduit
ici , te chargeras-tu de te justifier ? Je
ne fais où j'en suis (*Il crie encore :*)
Charles , Charles.

S C E N E VI.

DORVAL, CHARLES,
SYLVESTRE.

CHARLES.

MONSIEUR, les chevaux sont mis. Tout
est prêt. (*Cela dit, il sort.*)

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va descen-
dre.

DORVAL.

Constance ?

SYLVESTRE.

Oui, Monsieur. (*Cela dit, il sort.*)

CHARLES

(*rentre, & dit à Dorval, qui, l'air sombre & les bras croisés, l'écoute & le regarde:*)

(*En cherchant dans ses poches.*)

Monfieur..... vous me troublez auffi avec vos impatiences..... Non, il femble que le bon-fens fe foit enfui de cette maifon..... Dieu veuille que nous le rattrapions en route... Je ne penfois plus que j'avois une lettre; & maintenant que j'y penfe, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre, & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc. (*Charles fort.*)

SCENE VII.

DORVAL, *feul.* (*Il lit.*)

« LA honte & le remords me pourfui-
 » vent..... Dorval, vous connoiffez les
 » loix de l'innocence....Suis-je criminelle?....
 » Sauvez-moi..... Hélas! en eft-il tems en-
 » core?.... Que je plains mon pere!.....
 » Et Clairville? je donnerois ma vie pour

48 LE FILS NATUREL,

» lui Adieu , Dorval ; je donnerois pour
» vous mille vies Adieu ! vous vous
» éloignez , & je vais mourir de douleur ».

(*Après avoir lu d'une voix entrecoupée & dans un trouble extrême , il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la lettre qu'il tient d'une main tremblante , il en relit quelques mots , & dit :*)

« La honte & le remords me poursuivent ».
C'est à moi de rougir , d'être déchiré
« Vous connoissez les loix de l'innocence » . . .
Je les connus autrefois « Suis-je crimi-
» nelle » ? Non , c'est moi qui le suis
« Vous vous éloignez , & je vais mourir . . . »
O Ciel ! je succombe (*En se levant ,*)
Arrachons-nous d'ici Je veux . . . je ne
puis ma raison se trouble Dans quel-
les ténèbres suis-je tombé ? O Rosalie !
Ô vertu ! ô tourment !

(*Après un moment de silence , il se leve , mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au travers de son écriture , arrive Charles , en criant :*)

SCENE

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MONSIEUR, au secours. On assassine...
Clairville....

(Dorval quitte la table où il écrit, laisse sa lettre à moitié, se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil, & vole au secours de son ami. Dans ces mouvemens, Constance survient, & demeure fort surprise de se voir laisser seule par le maître & par le valet.)

SCENE IX.

CONSTANCE, *(seule.)*

QUE veut dire cette fuite ? Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparoit..... Dorval, vous me connoissez mal.... J'en peux guérir....

Tome I.

D

50 LE FILS NATUREL ;

(Elle approche de la table , & apperçoit la lettre à demi-écrite.)

Une lettre !

(Elle prend la lettre , & la lit.)

« Je vous aime , & je suis hélas !
» beaucoup trop tard ! Je suis l'ami de
» Clairville Les devoirs de l'amitié , les
» loix sacrées de l'hospitalité ! »

Ciel ! quel est mon bonheur ! il m'aime ! . . . Dorval , vous m'aimez ! . . . (Elle se promene agitée.) Non , vous ne partirez point . . . Vos craintes sont frivoles . . . votre délicatesse est vaine Vous avez ma tendresse Vous ne connoissez ni Constance , ni votre ami Non , vous ne les connoissez pas mais peut-être qu'il s'éloigne , qu'il fuit au moment où je parle. (Elle sort de la Scene avec quelque précipitation.)

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.)

CLAIRVILLE.

SOYEZ assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser légèrement Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appelé Constance chez son amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

D ij



32 LE FILS NATUREL ;

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris , d'un vieillard appelé Mérian

DORVAL.

De grace , laissons pour un moment ce vaisseau , ce vieillard , & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à présent , & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dit.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulez que je parle ; il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru , sont deux méchans & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque

tems des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout se fait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

D O R V A L.

Pourquoi surpris ?

C L A I R V I L L E.

C'est , disoit l'un , que ma sœur vous aime.

D O R V A L.

Ce discours m'honore.

C L A I R V I L L E.

L'autre , que vous aimez ma maitresse.

D O R V A L.

Moi ?

C L A I R V I L L E.

Vous.

D O R V A L.

Rosalie ?

C L A I R V I L L E.

Rosalie.

D O R V A L.

Clairville , vous croiriez

D ij

LE FILS NATUREL,
CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahison.
(*Dorval s'agite.*) Jamais un sentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un soupçon injurieux dans l'esprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends justice. Aussi tournant sur eux des regards d'indignation & de mépris, (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les soutenir. Il détourne la tête, & se couvre le visage avec les mains.*) je leur fis entendre qu'on portoit en soi le germe des bassesses (*Dorval est tourmenté.*) dont on étoit si prompt à soupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on respectât ma maîtresse, ma sœur & mon ami... Vous m'approuvez, je pense ?

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non... Mais...

CLAIRVILLE.

Ce discours ne demeura pas sans réponse.
Ils sortent. Je fors. Ils m'attaquent....

D R A M E. 55

D O R V A L.

Et vous périssiez , si je n'étois accouru ?...

C L A I R V I L L E.

Il est certain que je vous dois la vie.

D O R V A L.

C'est-à-dire qu'un moment plus tard , je devenois votre assassin.

C L A I R V I L L E.

Vous n'y pensez pas. Vous perdiez votre ami ; mais vous restiez , toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne soupçon ?

D O R V A L.

Peut-être.

C L A I R V I L L E.

Empêcher d'injurieux propos ?

D O R V A L.

Peut-être.

C L A I R V I L L E.

Que vous êtes injuste envers vous !

D O R V A L.

Que l'innocence & la vertu sont grandes ,
& que le vice obscur est petit devant elles !

D iv

S C E N E II.

DORVAL, CLAIRVILLE,
CONSTANCE.

CONSTANCE.

DORVAL.... mon frere.... dans quelles inquiétudes vous nous jettez !... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Rosalie en est à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE,

Rosalie ! (*Dorval se contraint subitement.*)

CLAIRVILLE,

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE,

(*l'arrêtant par le bras.*)

Elle est avec Justine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en soyez point inquiet,

CLAIRVILLE,

Je le suis d'elle.... Je le suis de Dorval.... Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas.... Au moment où il sauve la vie à son ami !...

Mon ami, si vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le sein d'un homme qui partage tous vos sentimens; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Rosalie.

CONSTANCE,

(*tirant une lettre de son sein, la donne à son frere, & lui dit :*)

Tenez, mon frere, voilà son secret, le mien, & le sujet apparemment de sa mélancolie.

(*Clairville prend la lettre & la lit. Dorval, qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie, s'écrie :*)

DORVAL.

Juste Ciel ! C'est ma lettre !

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je fais tout. Tout est arrangé.... Quelle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur?.... Vous m'aimiez. Vous m'écriviez.... Vous fuyez!....

(*A chacun de ces mots, Dorval s'agite & se tourmente,*)

58 LE FILS NATUREL ;

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un fort oruel
me poursuit. Madame , cette lettre ... (*bas.*)
Ciel ! qu'allois-je dire ?

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami , mon libérateur va
devenir mon frere ! Quel surcroît de bon-
heur & de reconnoissance !

CONSTANCE.

Aux transports de sa joie , reconnoissez
enfin la vérité de ses sentimens & l'injustice
de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré
peut encore suspendre les vôtres ? Dorval , si
j'ai votre tendresse , pourquoi n'ai-je pas aussi
votre confiance ?

DORVAL,

(*d'un ton triste & avec un air abattu.*)

Clairville !

CLAIRVILLE.

Mon ami , vous êtes triste.

DORVAL.

Il est vrai.

CONSTANCE.

Parlez , ne vous contraignez plus :

Dorval , prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de se taire , Constance ajoute :*) Mais je vois que ma préférence vous gêne. Je vous laisse avec lui.

S C E N E I I I.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, nous sommes seuls... Auriez-vous douté si j'approuverois l'union de Constance avec vous?... Pourquoi m'avoir fait un mystère de votre penchant? J'excuse Constance, c'est une femme... mais vous! Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute la tête penchée & les bras croisés.*)

Auriez-vous craint que ma sœur, instruite des circonstances de votre naissance...

DORVAL,

(*sans changer de posture , seulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offensez. Je porte une

60 LE FILS NATUREL;

ame trop haute , pour concevoir de pareilles craintes. Si Constance étoit capable de ce préjugé , j'ose le dire , elle ne seroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez , mon cher Dorval. La tristesse opiniâtre où je vous vois plongé , quand tout paroît seconder vos vœux

DORVAL,

(*bas , & avec amertume.*)

Oui , tout me réussit singulièrement !

CLAIRVILLE.

Cette tristesse m'agite , me confond , & porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part , m'en épargneroit beaucoup de fausses... Mon ami , vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi... Dorval ne connoît point ces doux épanchemens . . . son ame renfermée . . . Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez-vous appréhendé que , privé par un second mariage de Constance de la moitié d'une fortune , à la vérité peu considérable , mais qu'on me croyoit assurée , je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DRAME. 61

DORVAL, (*tristement.*)

La voilà , cette Rosalie Clairville ,
songez à soutenir l'impression que votre péril
a dû faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE,
ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE,

(*se hâtant d'aller au-devant de Rosalie.*)

EST-IL bien vrai que Rosalie ait craint de
me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ?
Que l'instant où j'allois périr me seroit cher,
s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle
d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait
frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné !

(*Il veut baiser la main de Rosalie , qui la
retire.*)

62 LE FILS NATUREL ;

ROSALIE.

Arrêtez , Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que , de quelque maniere que se terminent ces événemens pour un homme , les suites en font toujours fâcheuses pour une femme.

DORVAL.

Mademoiselle , le hafard nous engage , & l'honneur a ses loix.

CLAIRVILLE.

Rosalie , je fuis au défefpoir de vous avoir déplu. Mais n'accablez pas l'amant le plus foumis & le plus tendre ; ou , fi vous l'avez réfolu , du moins n'affligez pas davantage un ami qui feroit heureux fans votre injustice. Dorval aime Constance : il en eft aimé. Il parloit : une lettre furprife a tout découvert. . . . Rosalie , dites un mot , & nous allons tous être unis d'un lien éternel , Dorval à Constance , Clairville à Rosalie ; un mot , un mot ! & le Ciel reverra ce féjour avec complaifance.

ROSALIE ,

(*tombant dans un fauteuil.*)

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle fe meurt.

DRAME. 63

CLAIRVILLE,

(*tombant aux genoux de Rosalie.*)

DORVAL

(*appelle les domestiques.*)

Charles, Sylvestre, Justine.

JUSTINE,

(*secourant sa maitresse.*)

Vous voyez, Mademoiselle..... Vous
avez voulu sortir..... Je vous l'avois pré-
dit.....

ROSALIE,

(*revenant à elle, & se levant, dit :*

Allons, Justine.

CLAIRVILLE

(*veut lui donner le bras & la soutenir.*)

Rosalie.....

ROSALIE.

Laissez-moi.... Je vous hais.... Laissez-
moi, vous dis-je.



 SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va , il vient , il s'arrête ; il soupire de douleur , de fureur ; il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil , la tête sur ses mains , & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin , il dit :)

CLAIRVILLE.

EN est-ce assez ? Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez - moi. Je vous hais. Ah ! (Il pousse l'accent inarticulé du désespoir ; il se promène avec agitation , & il répète sous différentes sortes de déclamations violentes : Laissez-moi , je vous hais. Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas : elle me hait ! ... & qu'ai-je fait , pour qu'elle me haisse ? Je l'ai trop aimée. Il se tait encore un moment. Il se leve. Il se promène. Il paroît s'être un peu tranquilisé. Il dit :) Oui , je lui suis odieux.

Je

Je le vois. Je le sens. Dorval, vous êtes mon
ami. Faut-il se détacher d'elle.... & mourir?
Parlez. Décidez de mon fort. (*Charles entre.*
Clairville se promene.)

S C E N E V I.

DORVAL, CLAIRVILLE,
CHARLES.

CHARLES,

(*en tremblant, à Clairville, qu'il voit agité.*)

M O N S I E U R

CLAIRVILLE,

(*le regardant de côté:*)

Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à
parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE, (*brusquement.*)

Qu'il attende.

86 LE FILS NATUREL,
CHARLES,

(toujours en tremblant , & fort bas :)

C'est un malheureux , & il y a long-tems
qu'il attend.

CLAIRVILLE,
(avec impatience.)

Qu'il entre.

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE,
JUSTINE, CHARLES,
SYLVESTRE, ANDRÉ,

*Et les autres domestiques de la maison attirés
par la curiosité , & diversément répandus sur
a scene. Justine arrive un peu plus tard que
les autres.*

CLAIRVILLE , (un peu brusquement.)

QUI êtes-vous , que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monseigneur, je m'appelle André. Je suis au
service d'un honnête vieillard. J'ai été le com-

pagnon de ses infortunes ; & je venois annoncer son retour à sa fille.

C L A I R V I L L E.

A Rosalie ?

A N D R É.

Oui , Monsieur.

C L A I R V I L L E.

Encore des malheurs ! Où est votre maître ? qu'en avez-vous fait ?

A N D R É.

Rassurez-vous , Monsieur. Il vit. Il arrive. Je vous instruirai de tout , si j'en ai la force , & si vous avez la bonté de m'entendre.

C L A I R V I L L E.

Parlez.

A N D R É.

Nous sommes partis , mon maître & moi ; sur le vaisseau l'*Apparent* , de la Rade du Fort-Royal , le six du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de santé , ni montré tant de joie. Tantôt le visage tourné où les vents sembloient nous porter , il élevoit ses mains au Ciel , & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'espérance : il me disoit : « André ,

68 LE FILS NATUREL ;

» encore quinze jours , & je verrai mes en-
» fans , & je les embrasserai , & je serai heu-
» reux une fois du moins avant que de mou-
» rir ».

C L A I R V I L L E ,

(*touché, à Dorval.*)

Vous entendez. Il m'appelloit déjà ce
doux nom de fils. Eh bien , André ?

A N D R É.

Monsieur , que vous dirai-je ? Nous avions
eu la navigation la plus heureuse. Nous tou-
chions aux côtes de la France. Echappés aux
dangers de la mer , nous avons salué la terre
par mille cris de joie ; & nous nous embras-
sions tous les uns les autres , Commandans ,
Officiers , Passagers , Matelots , lorsque nous
fommes approchés par des vaisseaux qui nous
crient , *la paix, la paix* ; abordés à la faveur
de ces cris perfides , & faits prisonniers.

D O R V A L & C L A I R V I L L E ,

(*en marquant leur surprise & leur douleur ,
chacun par l'action qui convient à son caractère.*)

Prisonniers !

A N D R É.

Que devint alors mon maître ? Des larmes
s'écouloient de ses yeux. Il pouffoit de profonds

soupirs. Il tournoit ses regards , il étendoit ses bras , son ame sembloit s'élançer vers le rivage d'où nous nous éloignons. Mais à peine les eûmes-nous perdus de vue , que ses yeux se séchèrent ; son cœur se ferra ; sa vue s'attacha sur les eaux , il tomba dans une douleur sombre & morne , qui me fit trembler pour sa vie. Je lui présentai plusieurs fois du pain & de l'eau , qu'il repoussa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*)

Cependant nous arrivons dans le port ennemi Dispensez - moi de vous dire le reste Non , je ne pourrai jamais.

C L A I R V I L L E ,

André , continuez.

A N D R É .

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai plusieurs fois : « Mon maître , mon cher maître » ! Il m'entendit , me regarda , laissa tomber ses bras tristement , se retourna , & suivit , sans parler , ceux qui l'environnoient Cependant on me jette à moitié nud , dans le lieu le plus profond d'un bâtiment , pêle-mêle , avec une foule de malheureux , abandonnés impitoya-

E iij

70 LE FILS NATUREL,

blement dans la fange , aux extrémités terribles de la faim , de la soif & des maladies . Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu , je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accens de la douleur , toutes les voix du désespoir ; & que , de quelque côté que je regardasse , je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on vante la sagesse , qu'on nous propose sans cesse pour modèles ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL.

Combien l'esprit de cette Nation généreuse a changé !

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans , tous François , tous victimes de la trahison , lorsque j'en fus tiré . On me couvrit de lambeaux déchirés , & l'on me conduisit , avec quelques-uns de mes malheureux compagnons , dans la ville , à travers des rues pleines d'une populace effrénée qui nous accabloit d'impro-
prietés & d'injures ; tandis qu'un monde tout-

à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux
fenêtres , faisoit pleuvoir sur nous l'argent
& les secours.

D O R V A L.

Quel mélange incroyable d'humanité ,
de bienfaisance & de barbarie !

A N D R É.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la
liberté , ou si l'on nous traînoit au supplice.

C L A I R V I L L E.

Et votre maître , André ?

A N D R É.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons
offices d'un ancien Correspondant qu'il avoit
informé de notre malheur. J'arrivai à une des
prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un
cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà
quelque tems que j'étois immobile dans ces
ténèbres , lorsque je fus frappé d'une voix
mourante qui se faisoit à peine entendre , &
qui disoit en s'éteignant : « André , est-ce
» toi ? Il y a long-tems que je t'attends ». Je
courus à l'endroit d'où venoit cette voix ,
& je rencontrai des bras nus qui cherchoient
dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je

les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître.

(Une petite pause.)

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide « Les malheureux qui sont ici , » me dit-il à voix basse , ont abusé de mon » âge & de ma foiblesse pour m'arracher le » pain , & pour m'ôter ma paille ».

(Ici tous les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglottant :)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux , & je les étends sous mon maître , qui bénissoit d'une voix expirante la bonté du Ciel

D O R V A L ,

(bas , à part , & avec amertume.)

qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot , sur les haillons de son valet !

A N D R É .

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours , & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces : « André ,

» me dit-il , aie bon courage. Tu sortiras
 » d'ici. Pour moi , je sens , à ma foiblesse ,
 » qu'il faut que j'y meure ». Alors je sentis
 ses bras se passer autour de mon cou , son
 visage s'approcher du mien , & ses pleurs
 couler sur mes joues. « Mon ami , (me dit-il ,
 » & ce fut ainsi qu'il m'appella souvent ,) tu
 » vas recevoir mes derniers soupirs. Tu por-
 » teras mes dernières paroles à mes enfans.
 » Hélas ! c'étoit de moi qu'ils devoient les
 » entendre » !

CLAIRVILLE,

(regardant Dorval , & pleurant.)

Ses enfans !

A N D R É.

Il m'avoit dit pendant la traversée , qu'il
 étoit né François , qu'il ne s'appelloit point
 Mérian ; qu'en s'éloignant de sa patrie , il
 avoit quitté son nom de famille pour des rai-
 sons que je saurois un jour. Hélas ! il ne
 croyoit pas ce jour si prochain ! Il soupairoit ,
 & j'en allois apprendre davantage , lorsque
 nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On
 nous appella ; c'étoit cet ancien Correspon-
 dant qui nous avoit réunis , & qui venoit nous
 délivrer. Quelle fut sa douleur , lorsqu'il

jetta ses regards sur un vieillard qui ne lui paroïssoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tomberent de ses yeux. Il se dépouilla. Il le couvrit de ses vêtemens ; & nous allâmes nous établir chez cet hôte , & y recevoir toutes les marques possibles de l'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougissoit en secret de la cruauté & de l'injustice de la nation.

D O R V A L.

Rien n'humilie donc autant que l'injustice ?

A N D R É,

(s'essuyant les yeux , & reprenant un air tranquille.)

Bientôt mon maître reprit de la santé & des forces. On lui offrit des secours , & je présume qu'il en accepta ; car au sortir de la prison , nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour , & nous étions prêts à partir , lorsque mon maître , me tirant à l'écart , (non , je ne l'oublierai de ma vie !) , me dit : « André , n'as-tu plus rien à faire ici ? » Non , Monsieur , lui répondis-je . . . « Et nos compatriotes , que nous ayons laissés dans la misère d'où la

» bonté du Ciel nous a tirés, tu n'y penses
 » donc plus ? Tiens, mon enfant, va leur
 » dire adieu ». J'y courus. Hélas ! de tant de
 misérables, il n'en restoit qu'un petit nombre,
 si exténués, si proches de leur fin, que la
 plupart n'avoient pas la force de tendre la
 main pour recevoir.

Voilà, Monsieur, tout le détail de notre
 malheureux voyage.

*(On garde ici un assez long silence , après
 lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval ,
 rêveur , se promene vers le fond du salon.)*

J'ai laissé mon maître à Paris pour y pren-
 dre un peu de repos. Il s'étoit fait une
 grande joie d'y retrouver un ami.

*(Ici Dorval se retourne du côté d'André , &
 lui donne attention.)*

Mais cet ami est absent depuis plusieurs
 mois ; & mon maître comptoit me suivre de
 près.

(Dorval continue de se promener en rêvant.)

C L A I R V I L L E.

Avez-vous vu Rosalie ?

A N D R É.

Non, Monsieur ; je ne lui apporte que de



76 LE FILS NATUREL;

la douleur, & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande. . . . Qu'il ne lui manque rien.

(Tous les Domestiques s'emparent d'André,
& l'emmenent.)

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

Après un silence pendant lequel Dorval a resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, (c'est assez son attitude ordinaire : & Clairville s'est promené avec agitation ;) Clairville dit :

CLAIRVILLE.

EH bien ! mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un seul méchant. Mais,

Clairville, laissons la morale. On en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du Ciel Quels sont maintenant vos desseins ?

C L A I R V I L L E.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas ! c'est le seul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrète de son inconstance. Mais si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi, à présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée ! S'exposera-t-elle, pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque indigent ? Moi-même, irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son père va devenir pour elle un surcroît onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident qu'en l'acceptant, j'achèverois de la ruiner. Voyez, & décidez.

D O R V A L.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit . . . Ce vieillard . . . ses discours son caractère ce changement de nom Mais laissez-moi

78 LE FILS NATUREL,
dissiper un soupçon qui m'obsède, & penser
à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville
est entre vos mains.

S C E N E I X.

DORVAL, *seul.*

QUEL jour d'amertume & de trouble !
Quelle variété de tourmens ! Il semble que
d'épaisses ténèbres se forment autour de moi,
& couvrent ce cœur accablé sous mille sen-
timens douloureux ! . . . O Ciel ! ne m'ac-
corderas-tu pas un moment de repos ! . . . Le
mensonge, la dissimulation, me sont en hor-
reur ; & dans un instant, j'en impose à mon
ami, à sa sœur, à Rosalie . . . Que doit-elle
penser de moi ? . . . Que déciderai-je de son
amant ? . . . Quel parti prendre avec Con-
stance ? . . Dorval, cesseras-tu, continueras-tu
d'être homme de bien ? . . . Un événement
imprévu a ruiné Rosalie. Elle est indigente.
Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clair-
ville ne peut l'obtenir Sortez de mon

esprit , éloignez-vous de mon cœur , illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil . . . Vertu , douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! . . . Amitié , qui m'enchaînes & me déchires , vous serez obéie . O vertu , qu'es-tu , si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié , tu n'es qu'un vain nom , si tu n'imposes aucune loi . . . Clairville épousera donc Rosalie ! . . .

(*Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite , & il dit :*)

Non , je n'enlèverai point à mon ami sa maîtresse . Je ne me dégraderei point jusques-là . Mon cœur m'en répond . Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur ! . . . Mais Clairville n'a point de fortune . Rosalie n'en a plus . . . Il faut écarter ces obstacles . Je le puis . Je le veux . Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne console ? Ah ! je commence à respirer ! . . .

Si je n'épouse point Rosalie , qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas ! à bien juger , ce sacrifice si peu commun n'est rien . . . Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son

80 LE FILS NATUREL;

bonheur ! Le pere de Rosalie me devra son
bonheur ! Et Constance ? Elle entendra
de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle
tremblera pour la femme qui oseroit s'atta-
cher à ma destinée En rendant le calme
à tout ce qui m'environne , je trouverai sans
doute un repos qui me fuit

(*Il soupire.*)

Dorval , pourquoi souffres-tu donc ? Pour-
quoi suis-je déchiré ? O vertu ! n'ai-je point
encore assez fait pour toi ?

Mais Rosalie ne voudra point accepter de
moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de
cette grace pour l'accorder à un homme
qu'elle doit haïr , mépriser Il faudra
donc la tromper ! Et si je m'y résous ,
comment y réussir ? Prévenir l'arrivée
de son pere ? Faire répandre par les pa-
piers publics , que le vaisseau qui portoit sa
fortune étoit assuré ? Lui envoyer par un
inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ? Pour-
quoi non ? Le moyen est naturel. Il me
plait. Il ne faut qu'un peu de célérité.

(*Il appelle Charles.*)

Charles !

(*Il se met à une table , & il écrit.*)

SCENE

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

(Il lui donne un billet , & dit :)

A PARIS , chez mon banquier.

FIN DU TROISIEME ACTE.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien ! Mademoiselle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monsieur votre pere arrive ; mais vous voilà sans fortune.

ROSALIE, (*un mouchoir à la main*)

Que puis-je contre le sort ? Mon pere survit. Si la perte de sa fortune n'a pas altéré sa santé, le reste n'est rien.

JUSTINE.

Comment, le reste n'est rien ?

ROSALIE.

Non, Justine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

J U S T I N E.

Ne vous y trompez pas, Mademoiselle. Il n'y en a point qui lasse plus vite.

R O S A L I E.

Avec des richesses, serois-je moins à plaindre ? C'est dans une ame innocenté & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Justine, je l'avois !

J U S T I N E.

Et Clairville y regnoit.

R O S A L I E, (*assise & pleurant.*)

Amant, qui m'étois alors si cher ! Clairville, que j'estime & que je désespère ! O toi, à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on se rit de mes larmes.

Justine, que penses-tu de ce Dorval ? . . . Le voilà donc, cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux ! Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité ! Que je plains Confiance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi (*En se levant.*)

Mais j'entends quelqu'un Justine, à c'étoit lui ! . . .

84 LE FILS NATUREL,
JUSTINE.

Mademoiselle , ce n'est personne.

ROSALIE.

(Elle se rassied , & dit :)

Qu'ils sont méchans , ces hommes ! & que nous sommes simples ! Vois , Justine , comme , dans le cœur , la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse ! Ce Dorval , qui expose sa vie pour son ami , c'est le même qui le trompe , qui trompe sa sœur , qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse ! C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.

S C E N E I I.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE,

(allant au-devant de Constance.)

AH ! Madame , en quel état vous me surprenez !

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

R O S A L I E.

Puissez-vous toujours être heureuse !

C O N S T A N C E

(*s'assied , fait asséoir Rosalie à côté d'elle , & lui prend les deux mains.*)

Rosalie , je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choses de la vie , & vous savez si je vous aime !

R O S A L I E.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

C O N S T A N C E.

Constance vous reste . . . & Clairville.

R O S A L I E.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

C O N S T A N C E.

Mon enfant , prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur , j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse , j'ai perdu de vue les malheureux. J'en suis bien punie ;

c'est vous qui m'en rapprochez..... Mais
votre pere?.....

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes!...
Madame, vous ferez mere un jour... Que
je vous plains!....

CONSTANCE.

Rosalie, rappelez-vous la volonté de votre
tante. Ses dernieres paroles me confioient vo-
tre bonheur... Mais ne parlons point de
mes droits; c'est une marque d'estime que
j'attends: jugez combien un refus pourroit
m'offenser!... Rosalie, ne détachez point
votre sort du mien. Vous connoissez Dor-
val. Il vous aime. Je lui demanderai Rosa-
lie. Je l'obtiendrai; & ce gage sera pour moi
le premier & le plus doux de sa tendresse.

ROSALIE

(*dégage avec vivacité ses mains de celles de
Constance, se leve avec une sorte d'indigna-
tion, & dit:*)

Dorval!

CONSTANCE.

Vous avez toute son estime.

R O S A L I E.

Un étranger!.... un inconnu!..... un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous!.... dont on n'a jamais nommé les parens!... dont la vertu peut être feinte!... Madame , pardonnez.... J'oubliais.... Vous le connoissez bien , sans doute?...

C O N S T A N C E.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

R O S A L I E.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

C O N S T A N C E

(*sourit tristement.*)

R O S A L I E.

Hélas ! si Constance eût été seule , retirée comme autrefois ; peut-être . . . encore , n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le tems ! le tems ! . . . Madame , les malheureux sont fiers , impor-

runs , ombrageux. On s'accoutume peu-à-peu au spectacle de leur douleur , bientôt on s'en lasse. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; sauvons du moins notre amitié du naufrage Il me semble que je dois déjà quelque chose à l'infortune Toujours soutenue de vos conseils , Rosalie n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est tems qu'elle apprenne ce dont elle sera capable , instruite par Constance & par les malheurs. Lui enverriez-vous le seul bien qui lui reste , celui de se connoître elle-même ?

C O N S T A N C E .

Rosalie , vous êtes dans l'enthousiasme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de roidir une ame , le dernier est de la briser Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi , n'en craignez-vous rien pour vous seule ? Songez , Rosalie , que l'infortune vous rend sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de respect au malheur ; rappelez-moi , dites-moi , faites-moi rougir pour la première fois Mon enfant , j'ai vécu. J'ai souffert. Je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de moi ; cependant je ne vous demande que de

DRAME. 89

compter autant sur mon amitié, que sur votre courage . . . Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Constance, ne ferez-vous pas injuste ? . . . Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effraieroient-elles ? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval . . . Permettez que je m'éloigne . . . J'ajouterois si peu de chose à son triomphe !

(Dorval entre.)

CONSTANCE.

Rosalie . . . Dorval, retenez cet enfant . . . Mais elle nous échappe.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MADAME, laissons-lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

90 LE FILS NATUREL,
CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval,
le jour de mon bonheur peut devenir le
commencement de son repos.

DORVAL.

Madame, souffrez que je vous parle libre-
ment; qu'en vous confiant ses plus secretes
pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce
que vous faifiez pour lui, & que du moins il
soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à
votre frere. Je me le dois à moi-même....
Vous voulez le bonheur de Dorval; mais
connoissez-vous bien Dorval?... De foibles
services dont un jeune homme bien né s'est
exagéré le mérite; ses transports à l'appar-
ence de quelques vertus; sa sensibilité pour
quelques-uns de mes malheurs; tout a pré-
paré & établi en vous des préjugés que la
vérité m'ordonne de détruire. L'esprit de
Clairville est jeune; Constance doit porter de
moi d'autres jugemens.

(Une pause.)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder Mais ce cœur est flétri , & je suis , comme vous voyez sombre & mélancolique. J'ai de la vertu , mais elle est austère , des mœurs , mais sauvages une ame tendre , mais aigrie par de longues disgraces. Je peux encore verser des larmes , mais elles font rares & cruelles Non , un homme de ce caractère n'est point l'époux qui convient à Constance.

C O N S T A N C E .

Dorval , rassurez-vous. Lorsque mon cœur céda aux impressions de vos vertus , je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ses effets terribles. Je vous plains : & ma tendresse commença peut - être par ce sentiment.

D O R V A L .

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est appesanti sur moi Combien je suis malheureux , & qu'il y a de tems ! Abandonné presque en naissant entre le désert & la société ; quand j'ouvris les yeux , afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes , à peine en trouvai-je des débris. Il y

avoit trente ans , Madame , que j'errois parmi eux , isolé , inconnu , négligé , sans avoir éprouvé la tendresse de perfonne , ni rencontré perfonne qui recherchât la mienne , lorsque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentiments qui cherchoient depuis si long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exister seul Que j'ai payé cher cet instant de bonheur ! . . . Si vous saviez

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a son terme ; & j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous sommes assez éprouvés , le sort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur Je hais le commerce des hommes , & je sens que c'est loin de ceux-mêmes qui me sont chers , que le repos m'attend Madame , puisse le Ciel vous accorder sa faveur qu'il me refuse , & rendre Constance la plus heureuse des femmes ! . . . (*Un peu attendri.*) Je

J'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en ressentirai de la joie.

C O N S T A N C E.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de son cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la première, si vous quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, & qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils peuvent. Mais vous, j'ose vous le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre-humain son ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez.... Vous, renoncer à la société! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme

de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

DORVAL.

Mais le malheur me suit, & se répand sur tout ce qui m'approche. Le Ciel, qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il aussi que j'y plonge les autres? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obscurcit quelquefois; & si nous sommes sous le nuage, un instant l'a formé ce nuage, un instant le dissipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme sage reste à sa place, & y attend la fin de ses peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de son attachement?... Constance, je ne suis point étranger à cette pente si générale & si douce, qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniser leur espèce. J'ai senti dans mon cœur que l'univers ne seroit jamais pour moi qu'une vaste solitude, sans une compagne qui partageroit mon bonheur & ma peine... Dans ces accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

D R A M E.

95

C O N S T A N C E.

Et le Ciel vous l'envoie.

D O R V A L.

Trop tard pour mon malheur. Il a effa-
 touché une ame simple, qui auroit été heu-
 reuse de ses moindres faveurs. Il l'a remplie
 de craintes, de terreurs, d'une horreur se-
 crette..... Dorval oseroit se charger du bon-
 heur d'une femme!... Il seroit pere!... Il
 auroit des enfans!... Des enfans!... Quand
 je pense que nous sommes jettés, tout en
 naissant, dans un cahos de préjugés, d'extra-
 vagances, de vices & de misere, l'idée m'en
 fait frémir.

C O N S T A N C E.

Vous êtes obsédé de fantômes, & je n'en
 suis pas étonnée. L'histoire de la vie est si
 peu connue; celle de la mort est si obscure;
 & l'apparence du mal dans l'univers est si
 claire!... Dorval, vos enfans ne sont point
 destinés à tomber dans le cahos que vous
 redoutez. Ils passeront sous vos yeux les pre-
 mieres années de leur vie, & c'en est assez
 pour vous répondre de celles qui suivront.
 Ils apprendront de vous à penser comme vous.
 Vos passions, vos goûts, vos idées passeront

96 LE FILS NATUREL ;

en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes, que vous avez, de la grandeur & de la bassesse réelles; du bonheur véritable & de la misère apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois....

(*En souriant avec dignité, elle ajoute :*)

Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes. Vos fils seront nobles & fiers. Tous vos enfans seront charmans.

DORVAL

(*prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché, & lui dit :....*)

Si par malheur Constance se trompoit... si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchans... je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE,

(*d'un ton pathétique, & d'un air pénétré.*)

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre ame n'est ni moins nécessaire, ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens. Qu'il est
dans

dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre , plus ancien qu'aucun ressentiment réfléchi ; que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte ; la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas ; que l'imitation nous est naturelle , & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu , pas même l'exemple du vice Ah ! Dorval , combien de moyens de rendre les hommes bons !

D O R V A L.

Oui , si nous savions en faire usage Mais je veux qu'avec des soins assidus , secondés d'heureux naturels , vous puissiez les garantir du vice ; en seront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde , & qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie & la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est , tour-à-tour , & l'auteur , & la victime ! Ah ! Constance , qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux , qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste ,

Pouvant se secourir, l'un sur l'autre acharnés ,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés ?

Tome I.

G

98 LE FILS NATUREL ;
C O N S T A N C E .

Je connois les maux que le fanatisme a causés , & ceux qu'il en faut craindre
Mais s'il paroïssoit aujourd'hui parmi nous un monstre , tel qu'il en a produit dans les tems de ténébres , où sa fureur & ses illusions arrosoient de sang cette terre . . . qu'on vit ce monstre s'avancer au plus grand des crimes , en invoquant le secours du Ciel & , tenant la loi de son Dieu d'une main , & de l'autre un poignard , préparer aux peuples de longs regrets croyez , Dorval , qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur Il y a sans doute encore des barbares ; & quand n'y en aura-t-il plus ? Mais les tems de barbarie sont passés. Le siècle s'est éclairé. La raison s'est épurée. Ses préceptes remplissent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inspire aux hommes la bienveillance générale , sont presque les seuls qui soient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentissent , & dont ils ne peuvent retentir trop souvent. Et le Philosophe , dont vous m'avez rappelé les vers , doit principalement ses succès aux sentimens d'humanité qu'il a répandus dans ses Poèmes , & au pou-

voir qu'ils ont sur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même; ce sont les hommes qui vous ressemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel sera mon devoir & le vôtre; sinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous? Nous leur présenterons sans cesse que les loix de l'humanité sont immuables, que rien n'en peut dispenser, & nous verrons germer dans leurs ames ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature.... Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envisageoit point le système général des êtres sensibles, sans en désirer fortement le bonheur, sans y participer; & je ne crains pas qu'une ame cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

D O R V A L.

Constance, une famille demande une

G ij

100 LE FILS NATUREL,

grande fortune , & je ne vous cacherais pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les besoins réels ont des limites ; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez , Dorval , si la vertu manque à vos enfans , ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ! on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais , Dorval , on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait , que par les charmes qu'on lui croit ; & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout , ne vivre , ne respirer que pour elle , s'enivrer de sa douce vapeur , & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse !

DORVAL.

Quelle femme !

(Il est étonné. Il garde le silence un moment. Il dit ensuite :)

Femme adorable & cruelle , à quoi me

réduisez-vous ? Vous m'arrachez le mystere de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée , trop tendre , trop sensible , me donna la vie , & mourut peu de tems après. Ses parens , irrités & puissans , avoient forcé mon pere de passer aux Isles. Il y apprit la mort de ma mere , au moment où il pouvoit se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir , il s'y fixa ; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance , je suis cet enfant Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'espérois le revoir encore , mais je ne l'espere plus. Vous voyez ; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes , & ma fortune a disparu.

C O N S T A N C E .

La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses , le Ciel , en les répandant indifféremment sur la surface de la terre , & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant , dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance , dignités , fortune , grandeurs , le méchant peut tout avoir , excepté la faveur du Ciel.

102 LE FILS NATUREL,

Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit appris,
Long-tems avant qu'on m'eût confié vos se-
crets; & il ne me restoit à savoir que le jour
de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Rosalie est malheureuse. Clairville est au
désespoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez
mon frere. Je reverrai Rosalie; sans doute,
c'est à nous à rapprocher ces deux êtres, si
dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose
espérer qu'il ne manquera plus rien à nos
vœux.

S C E N E IV.

DORVAL, *seul.*

VOILA la femme par qui Rosalie a été
élevée! Voilà les principes qu'elle a reçus!



S C E N E V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, que deviens-je, qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.]

Vous me le conseillez ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE, (*en lui sautant au cou.*)

Ah ! mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de désespoir, on forme un projet

104 LE FILS NATUREL,

violent ; mais l'instant passé , le projet se dissipe , & la passion reste.

DORVAL, (*en souriant.*)

Je savois tout cela. Mais votre peu de fortune ? la médiocrité de la sienne ?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux , est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé , & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence , c'est aux amans , aux peres de famille , à tous les hommes bien-faisans ; & il est toujours des voies pour en sortir.

LE DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez , auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere , un caractère inflexible , il est trop incertain que j'obtienne de la faveur , la fortune dont j'ai besoin.

Celle qu'on fait par l'intrigue est prompte ,
 mais vile ; par les armes , glorieuse , mais
 lente ; par les talens , toujours difficile &
 médiocre. Il est d'autres états qui menent
 rapidement à la richesse ; mais le Commerce
 est presque le seul où les grandes fortunes
 soient proportionnées au travail , à l'industrie
 & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je
 commercerai , vous dis-je ; il ne me manque
 que des lumieres & des expédiens , & j'espere
 les trouver en vous.

DORVAL

Vous pensez juste. Je vois que l'amour est
 sans préjugé. Mais ne songez qu'à fléchir
 Rosalie , & vous n'aurez point à changer
 d'état. Si le vaisseau qui portoit sa fortune est
 tombé entre les mains des ennemis , il étoit
 assuré , & la perte n'est rien. La nouvelle en
 est dans les papiers publics , & je vous con-
 seille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.



S C E N E V I.

DORVAL, CHARLES, (*encore botté.*)

DORVAL. (*Il se promène.*)

IL ne la fléchira point.... Non.... Mais pourquoi, si je veux?... Un exemple d'honnêteté, de courage.... un dernier effort sur moi-même.... sur elle....

C H A R L E S

(*entre & reste debout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'aperçoive. Alors il dit :*)

Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

D O R V A L.

J'entends.

C H A R L E S.

En voilà la preuve.

(*Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*)

D O R V A L.

Il suffit.

(*Charles sort. Dorval se promène encore, & après une courte pause, il dit :*)

S C E N E V I I.

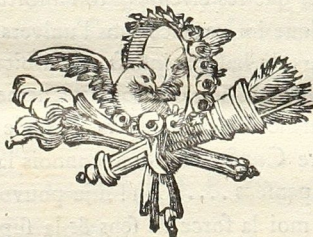
D O R V A L, *seul.*

J'AURAI donc tout sacrifié. La fortune :
(*Il répète avec dédain :*)

la fortune ! ma passion ! la liberté Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu !
O raison ! qui peut te résister, quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ?
Homme petit & borné , assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être , mene la chaîne de sa destinée : viens entendre Constance ; & reconnois la vanité de tes pensées Ah ! si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit , je verrois Rosalie , elle m'entendrait , & Clairville seroit heureux Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendre & flexible , le même ascendant que Constance a su pren-

dre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ? ... Voyons-la , parlons-lui , & espérons tout de la vérité de son caractère , & du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocens ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'est à moi à lui tendre la main ; & à la ramener dans la voie du bonheur.

FIN DU QUATRIEME ACTE.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE,

(*sombre, se promene ou reste immobile, sans attention pour ce que Justine lui dit.*)

J U S T I N E.

V O T R E pere échappe à mille dangers ;
votre fortune est réparée ; vous devenez
maitresse de votre sort ; & rien ne vous tou-
che ! En vérité , Mademoiselle, vous ne mé-
ritez gueres le bien qui vous arrive.

R O S A L I E.

..... Un lien éternel va les unir ! ... Justine,
André est-il instruit ? Est-il parti ? Revient-il ?

J U S T I N E.

Mademoiselle , qu'allez-vous faire ?

110 LE FILS NATUREL,
ROSALIE.

Ma volonté..... Non, mon pere n'entrera point dans cette maison fatale!.... Je ne serai point le témoin de leur joie.... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

S C E N E II.

ROSALIE, JUSTINE,
CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(Il arrive précipitamment ; & tout en approchant de Rosalie , il se jette à ses genoux , & lui dit :)

EH bien ! cruelle , ôtez-moi donc la vie ! Je fais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore , qui quittoit sans regret son pays , sa famille , ses amis , pour traverser les mers , pour aller se jeter aux genoux de vos inflexibles parens , y mourir ou vous obtenir.... Alors Rosa-

D R A M E. 111

lie, tendre, sensible, fidelle, partageoit mes
ennuis ; aujourd'hui, c'est-elle qui les cause.

R O S A L I E,

(*émue & un peu déconcertée.*)

Cet André est un imprudent. Je ne vou-
lois pas que vous fussiez mon projet.

C L A I R V I L L E.

Vous vouliez me tromper !

R O S A L I E, (*vivement.*)

Je n'ai jamais trompé personne.

C L A I R V I L L E.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez
plus ? M'ôter votre cœur, c'est me condam-
ner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous
la voulez. Je le vois.

R O S A L I E.

Non, Clairville. Je voudrois bien que
vous fussiez heureux.

C L A I R V I L L E.

Et vous m'abandonnez !

R O S A L I E.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux
sans moi ?

112 LE FILS NATUREL;
CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur

(Il est toujours aux genoux de Rosalie : en disant ces mots , il tombe la tête appuyée contre elle , & garde un moment le silence.)

Vous ne deviez jamais changer ! Vous le jurâtes ! . . . Insensé que j'étois , je vous crus Ah , Rosalie ! cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports , qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos sermens ? Mon cœur , fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes , n'a rien perdu de ses sentimens ; il ne vous reste rien des vôtres Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus , ni ces instant si doux , où je lisois mes sentimens dans vos yeux ? Où ces mains *(il en prend une.)* daignoient essuyer mes larmes , ces larmes , tantôt ameres , tantôt délicieuses , que la crainte & la tendresse faisoient couler tour-à-tour Rosalie ! ne me désespérez pas par pitié pour vous-même. Vous ne
connoissez

connoissez pas votre cœur. Non , vous ne le
connoissez pas. Vous ne savez pas tout le
chagrin que vous vous préparez.

R O S A L I E.

J'en ai déjà beaucoup souffert.

C L A I R V I L L E.

Je laisserai au fond de votre ame une image
terrible qui y entretiendra le trouble & la
douleur. Votre injustice vous suivra.

R O S A L I E.

Clairville , ne m'effrayez pas.

(*En le regardant fixement.*)

Que voulez-vous de moi ?

C L A I R V I L L E.

Vous fléchir ou mourir.

R O S A L I E , (*après une pause.*)

Dorval est votre ami ?

C L A I R V I L L E.

Il fait ma peine. Il la partage.

R O S A L I E.

Il vous trompe.

C L A I R V I L L E.

Je périssois par vos rigueurs. Ses conseils

114 LE FILS NATUREL,
m'ont conservé. Sans Dorval , je ne serois
plus.

ROSALIE.

Il vous trompe , vous dis-je ; c'est un mé-
chant.

CLAIRVILLE.

Dorval , un méchant ! Rosalie , y pensez-
vous ? Il est au monde deux êtres que je porte
au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Ro-
salie. Les attaquer dans cet asyle , c'est me
causer une peine mortelle. Dorval un mé-
chant ! C'est Rosalie qui le dit ! Elle !... Il
ne lui restoit plus, pour m'accabler, que d'ac-
cuser mon ami !

(*Dorval entre.*)

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE,
CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VENEZ , mon ami. Venez. Cette Rosalie ,
autrefois si sensible , maintenant si cruelle ,
vous accuse sans sujet , & me condamne à un

désespoir sans fin ; moi , qui mourrois plutôt
que de lui causer la peine la plus légère.

(*Cela dit , il cache ses larmes ; il s'éloigne ,
& il va se mettre sur un canapé au fond du
fallon , dans l'attitude d'un homme désolé.*)

D O R V A L ,

(*montrant Clairville à Rosalie , lui dit :*)

Mademoiselle , considérez votre ouvrage
& le mien. Est-ce là le fort qu'il devoit atten-
dre de nous ? Un désespoir funeste sera donc
le fruit amer de mon amitié & de votre ten-
dresse , & nous le laisserons périr ainsi !

(*Clairville se leve , & s'en va comme un homme
qui erre. Rosalie le suit des yeux ; & Dorval ,
après avoir un peu rêvé , continue d'un ton
bas , sans regarder Rosalie :*)

S'il s'afflige , c'est du moins sans contrainte.
Son ame honnête peut montrer toute sa dou-
leur Et nous , honteux de nos senti-
mens , nous n'osons les confier à personne ;
nous nous les cachons . . . Dorval & Rosalie ,
contens d'échapper aux soupçons , sont peut-
être assez vils pour s'en applaudir en secret....

(*Ici il se tourne subitement vers Rosalie.*)

Ah ! Mademoiselle , sommes-nous faits pour

H ij

tant d'humiliation ? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie aussi abjecte ? Pour moi , je ne pourrois me souffrir parmi les hommes , s'il y avoit , sur tout l'espace qu'ils habitent , un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger , je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée , ou que je meure de regret.

(Il s'arrête un peu , puis il dit :)

Rosalie , répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

R O S A L I E.

Elle m'est plus chere que la vie.

D O R V A L.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous reconcilier avec vous , d'être digne de la société dans laquelle vous vivez , d'être appellée l'éleve & l'amie de Constance , & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

R O S A L I E.

Parlez. Je vous écoute.

(Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil , la tête penchée sur une main , & Dorval continue :)

Songez , Mademoiselle , qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit , suffit pour anéantir le bonheur ; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal , il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous , & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste , il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous révérans le plus sur la terre. Il faut s'éloigner , fuir devant eux , & marcher dans le monde la tête baissée.

(*Rosalie soupire.*)

Et loin de Clairville & de Constance , où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle seroit notre société ? Être méchant , c'est se condamner à vivre , à se plaire avec les méchans ; c'est vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres sans principes , sans mœurs & sans caractère ; vivre dans un mensonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; louer , en rougissant , la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ;

H iij

chercher le repos dans des systêmes que le souffle d'un homme de bien renverse ; se fermer pour toujours la source des véritables joies , des seules qui soient honnêtes , austères & sublimes ; & se livrer , pour fuir , à l'ennui de tous ces amusemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même , & où la vie s'échappe & se perd Rosalie , je n'exagere point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt , on n'est plus maître de son fort ; on ne sait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoissez encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie , vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre ; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel qui en est avare : un époux vertueux. Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus plus solemnel de votre vie , & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeler qu'avec un sentiment délicieux Songez qu'au pied de ces autels où vous auriez reçu mes sermens , où j'aurois exigé les vôtres , l'idée de Clairville trahi & désespéré vous auroit suivie. Vous eussiez vu le regard

sévere de Constance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union Et ce mot si doux à prononcer & à entendre , lorsqu'il assure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacroient les desirs ; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur Oui , Mademoiselle , pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise. On s'accuse , & la misère commence.

(Il échappe ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuie furtivement.)

En effet , quelle confiance avoir en une femme , lorsqu'elle a pu trahir son amant & en un homme , lorsqu'il a pu tromper son ami ? ... Mademoiselle , il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles , voye dans sa compagne la première des femmes ; & , malgré elle , Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes Cela ne peut être Je ne saurois trop respecter la mere de mes enfans ; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux . . .
Quoi donc ? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la nature quelque chose pour moi de

H iv

plus sacré que vous? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me méprisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées? ...

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entière. Je suis rentré dans mon caractère. Rosalie ne m'est plus redoutable; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorsque, dans le plus grand trouble de sentimens, & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois.... Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi.... Je suis libre....

(A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval, qui s'en apperçoit, se tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue:)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement? Son cœur

est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassuroit mes pas chancelans. A sa voix, la vertu se seroit allumée dans mon cœur.

ROSALIE, (*d'une voix tremblante.*)

Dorval!.....

DORVAL, (*avec humanité.*)

Rosalie!

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse?

DORVAL.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix.

ROSALIE.

Est-ce mon désespoir que vous voulez?

DORVAL.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous relève.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami.....

Oui, j'en aurai le courage.... Je brûle de voir
 Constance..... Je fais enfin où le bonheur
 m'attend.

DORVAL.

Ah ! Rosalie , je vous reconnois. C'est
 vous , mais plus belle , plus touchante à mes
 yeux que jamais ! Vous voilà digne de l'ami-
 tié de Constance , de la tendresse de Clair-
 ville , & de toute mon estime ; car j'ose à
 présent me nommer.

S C E N E I V.

ROSALIE , JUSTINE , DORVAL ,
 CONSTANCE.

R O S A L I E

(*court au-devant de Constance.*)

VENEZ , Constance. Venez recevoir , de
 la main de votre pupille , le seul mortel qui
 soit digne de vous.

C O N S T A N C E.

Et vous , Mademoiselle , courez embras-
 ser votre pere. Le voilà.

SCENE V & DERNIERE.

ROSALIE , JUSTINE , DORVAL ,
 CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND,
tenu sous les bras par CLAIRVILLE &
par ANDRÉ , CHARLES , SYLVES-
 TRE , *toute la maison.*

R O S A L I E.

MON pere !

D O R V A L

Ciel ! que vois-je ? C'est Lysimond ! C'est
 mon pere !

L Y S I M O N D.

Oui , mon fils. Oui , c'est moi. (*A Dorval
 & à Rosalie.*) Approchez , mes enfans , que
 je vous embrasse Ah , ma fille ! Ah ,
 mon fils ! (*Il les regarde.*) Du moins je
 les ai vus (*Dorval & Rosalie sont éton-
 nés. Lysimond s'en aperçoit.*) Mon fils , voilà
 ta sœur Ma fille , voilà ton frere

R O S A L I E.

Mon frere !

D O R V A L.

Ma sœur !

R O S A L I E.

Dorval !

D O R V A L.

Rosalie !

(*Ces mots se
 disent avec tou-
 te la vitesse de
 la surprise , &
 se font enten-
 dre presque au
 même instant.*)

L Y S I M O N D. (*Il est assis.*)

Oui , mes enfans ; vous saurez tout
 Approchez , que je vous embrasse encore... (*Il
 leve ses mains au Ciel.*) Que le Ciel , qui me rend
 à vous , qui vous rend à moi , vous bénisse
 qu'il nous bénisse tous... (*à Clairville.*) Clair-
 ville ; (*à Constance.*) Madame , pardonnez à
 un pere qui retrouve ses enfans. Je les croyois
 perdus pour moi Je me suis dit cent fois :
 Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront
 plus. Peut-être , hélas ! ils s'ignoreront tou-
 jours ! . . . Quand je partis , ma chere Rosalie ,
 mon espérance la plus douce étoit de te mon-
 trer un fils digne de moi , un frere digne de
 toute ta tendresse , qui te servît d'appui quand
 je ne serai plus & , mon enfant , ce sera
 bientôt Mais , mes enfans , pourquoi ne
 vois-je point encore sur vos visages ces tranf-
 ports que je m'étois promis ? Mon âge ,
 mes infirmités , ma mort prochaine vous
 affligent... Ah ! mes enfans , j'ai tant travaillé ,
 tant souffert ! . . . Dorval , Rosalie ! (*En disant
 ces mots , le vieillard tient ses bras étendus
 vers ses enfans , qu'il regarde alternativement ,
 & qu'il invite à se reconnoître.*)

(*Dorval & Rosalie se regardent , tombent
 dans les bras l'un de l'autre , & vont ensemble
 embrasser les genoux de leur pere en s'écriant :*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere!

L Y S I M O N D,

(leur imitant ses mains, & levant les yeux au Ciel, dit:)

O Ciel! je te rends graces! mes enfans se font vus; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chere.... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

(Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du desir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant & s'avance. Clairville se précipite, & Lysimond les unit.)

R O S A L I E, *(en interrogation.)*

Mon pere?....

L Y S I M O N D.

Mon enfant?.....

R O S A L I E.

Constance.... Dorval.... ils sont dignes l'un de l'autre.

L Y S I M O N D, *(à Constance & à Dorval.)*

Je t'entends. Venez, mes chers enfans. Venez. Vous doublez mon bonheur.

(Constance & Dorval s'approchent grave-

ment de Lyssmond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit.)

LYSSMOND,

(pleurant & s'essuyant les yeux avec la main, dit :)

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernières Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la pourrez posséder sans remords . . . Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi Mon enfant, tu sauras tout; je te l'ai déjà dit . . . Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat . . . Le Ciel, qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant, laisse-m'en jouir . . . Tout est arrangé entre vous . . . Ma fille, voilà l'état de mes biens

ROSALIE.

Mon pere!

LYSSMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez, & que je cesse; demain, si le Ciel le veut, ce sera sans regret . . . Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernières vo-

fontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me reffouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux..... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je, mon pere?..... on m'a remis.....

(Elle présente à son pere le portefeuille envoyé par Dorval.)

LYSIMOND.

On t'a remis?... Voyons.... (Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, & dit :) Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle, dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE, (vivement.)

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi. Il me sacrifioit sa fortune.

ROSALIE, (Ces mots se disent avec beaucoup de)
 (à Clairville.)
 Sa passion !

CONSTANCE,

(à Clairville.)

Sa liberté !

CLAIRVILLE.

Ah, mon ami !

*(Il l'embrasse.)**vitesse, &
sont pres-
que enten-
dus en mê-
me tems.)*

ROSALIE,

*(en se jettant dans le sein de son frere , &
baissant la vue.)*

Mon frere !...

DORVAL, *(en souriant.)*

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils ? Il faut que tu leur aies donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

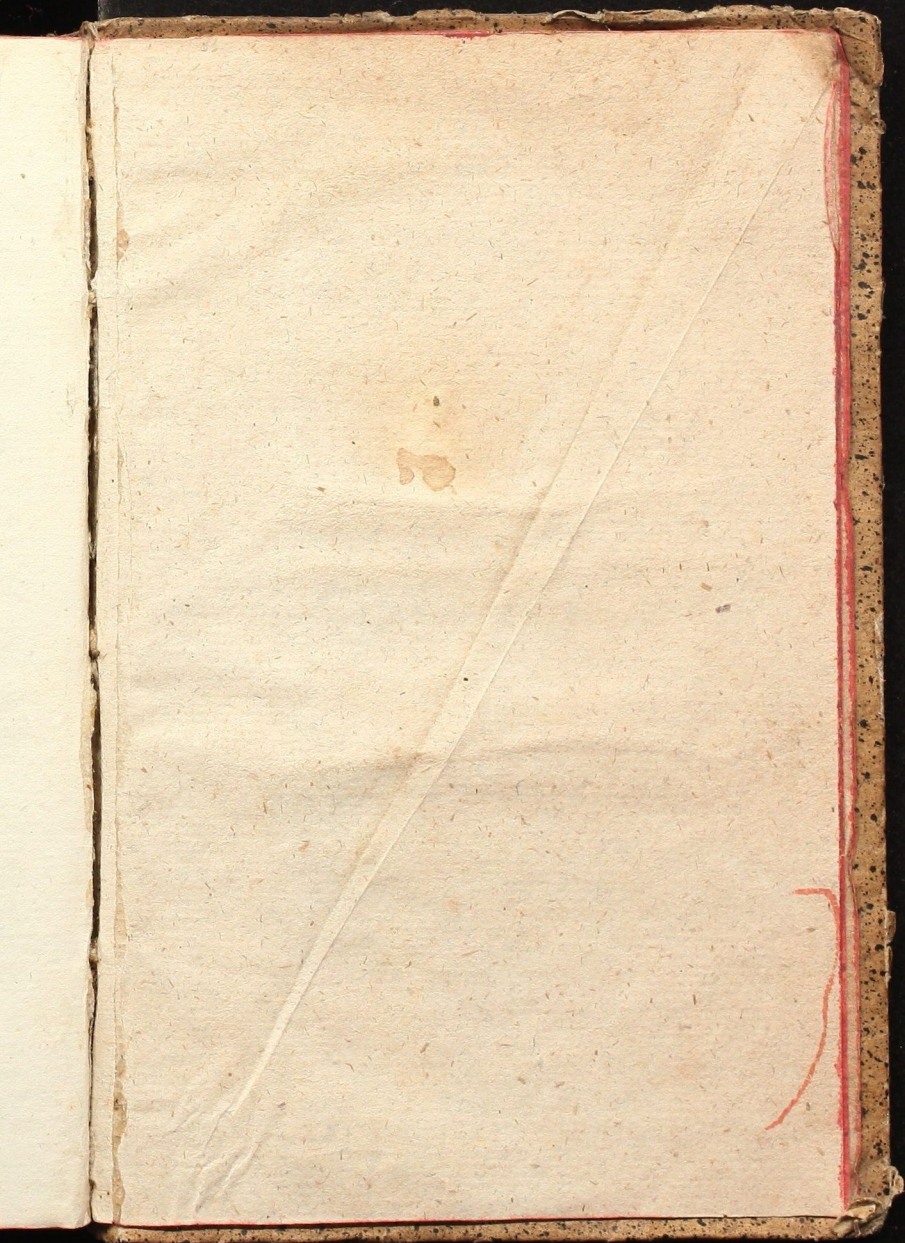
Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel, qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS,
Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de
Condé & de l'Archevêché, 1779.



59 934

AB 59 934

8

De 2495 r

X2736 1 40





Diderot, Denis;

LE
FILS NATUREL,
OU
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU,
COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

Avec l'Histoire véritable de la Pièce.

—
*Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdius oblectat populum, meliùsque moratur
Quàm versus inopes rerum, nugæque canora.*
Horat. De Arte Poet.

Tomé I.

A